

Ali ne peut perdre le combat du siècle

L'ennui, c'est qu'on ne trouvait personne pour Frazier. Nobody ! Notre petite bande, plutôt friande de foot que de boxe, était cependant magnétisée par ce boxeur black, Cassius Clay, devenu musulman sous le patronyme de Mohamed Ali. Exactement le même nom que l'un des membres de la bande.

Pour l'équité, nous avons décidé de diviser notre bande en deux groupes, l'un supportant Mohamed Ali et l'autre Joe Frazier, pour ce combat du siècle du 8 mars 1971. Nous voulions faire un peu d'animation.

Mais l'ennui, donc, c'était qu'on ne trouvait personne pour se dévouer dans le rôle de supporter de Frazier. Tout le monde était pour Mohamed Ali.

Tahar, le seul parmi nous qui était alors auréolé du prestige d'être étudiant à la fac, tenta de nous expliquer que les clubs de supporters occasionnels que nous souhaitions créer étaient parfaitement artificiels, et que cela ne nous engageait à rien d'autre qu'à un jeu gratuit qui, au pire, mettrait à l'épreuve notre intuition.

De plus, s'agissant de deux boxeurs noirs américains appartenant tous deux au camp des opprimés, il n'y avait pas lieu de faire de distinguo. Mais voilà, Cassius Clay était devenu Mohamed Ali et ça, ça changeait tout ! Il avait choisi de se battre, dans cette Amérique qui humiliait les Blacks. Et là, franchement, il nous en mettait plein la vue.

Ce n'était pas tout... Depuis qu'il avait pris ce nom familial à nos oreilles, on l'avait adopté comme un jeune du quartier. Et nous étions fiers qu'il fasse parler de lui – de « nous » – aux États-Unis, donc dans le monde entier. C'est peu dire que nous avions suivi les préparatifs du match avec l'angoisse qu'Ali ne se fasse massacrer, bien que nous ayons été confiants en celui qui avait inventé l'art de danser en boxant. Nous le savions capable de voler comme un papillon face aux ruades brutales de ce King Kong de Frazier. Il se trouvait que le seul d'entre nous dont les parents possédaient une télé – une

Samsung noir et blanc bichonnée comme relique sainte – était justement Mohamed Ali, un de nos potes.

Et le hasard avait voulu que notre Mohamed Ali ressemblât physiquement au boxeur. Athlétique, souple, le visage régulier, l'inouïe ressemblance ajoutée à l'intérêt porté à la boxe dans sa famille, accréditait cette légende selon laquelle Mohamed Ali, l'Américain, était le frère aîné de Mohamed Ali, l'Algérien.

Evidemment, cette légende, truffée d'invéraisemblances, n'emportait pas l'adhésion crédule de tout un chacun. Mais nous préférons ne pas aborder le sujet de peur de rompre l'entente autour du puncheur.

Nous étions donc tous des supporters irascibles de Mohamed Ali. Nous avions, les années précédentes, bien entendu suivi toutes ses victoires dont la tonitruance nous ravissait. Chaque combat était précédé et suivi d'un florilège de ces bons mots qui valaient à Ali l'insolite titre de « boxeur-poète ».

Et nous connaissions aussi tous ses déboires avec cette Amérique qui n'acceptait pas, avions-nous compris, qu'un boxeur, noir de surcroît, et au surplus converti à l'islam, caracole au pinacle de la légende. Et nous nous dressâmes comme un seul adolescent pour soutenir Ali dans son refus d'aller combattre les Vietnamiens. Beaucoup d'entre nous récitaient comme ce fragment sacré qui trahissait une connaissance des secrets divins l'objection de Mohamed Ali : « Je n'ai pas de problème avec les Viêt-Cong. Les Viêt-Cong sont des Asiatiques noirs. »

Vint ce jour de la rencontre avec Frazier. Nous savions que le pugilat du Madison Square Garden avait à voir avec son refus de servir dans l'armée US au Vietnam. Cette position avait entraîné la déchéance de son titre de champion du monde des poids lourds et la perte de sa licence. Le combat contre Frazier, que les journaux qualifiaient unanimement de « match du siècle », devait lui rendre son titre. Excepté Mohamed Ali, celui

du quartier, dont les parents avaient le Samsung noir et blanc, personne de la bande ne pouvait voir le match à la télé. Nous nous étions donc résignés à attendre que Mohamed Ali, missionné à cette fin, nous raconte le match.

Je le revois dévalant par quatre les marches de l'escalier mitoyen au café des Amis :

- Yal khaoua, Ali a perdu ! cria-t-il comme s'il lançait une alerte contre un danger imminent.

- Pas possible, nous exclamâmes-nous, une quinzaine de jeunes du quartier qui attendions là, penauds, débout contre un mur.

Le cri de défaite d'Ali jeta sur nous la sidération. A croire que nous venions tous, par un effet prolongé du combat, de recevoir un coup des poings d'airain de Joe Frazier.

Puis Tahar, l'étudiant, connu pour son pointillisme, réagit :

- Pourquoi tu dis qu'il a perdu ? Dis plutôt qu'il n'a pas gagné !

- Ben, c'est la même chose, non ? dit Ali...

- Ce n'est pas la même chose, vois-tu...

Puis Tahar s'engouffra dans un raisonnement sémantique de haute volée qui avait le pouvoir de nous fasciner...

Mohamed Ali, celui de mon quartier, restait face à Tahar sonné, comme s'il avait reçu l'un des coups de massue que Joe Frazer avait dans ses poings. Puis il recouvra ses esprits...

- Raconte, lui enjoignit quelqu'un... Et l'identification devint totale...

Mohamed Ali, celui de mon quartier, se mit à raconter avec la voix du boxeur :

- Les trois premiers rounds, j'ai tenu le coup... J'ai même mis parfois Frazier en difficulté. J'étais tellement rapide qu'il avait l'impression que nous étions plusieurs à le boxer... Au 6^e round, j'ai senti la fatigue. On aurait dit que quelqu'un m'avait fait avaler quelque chose avant le match. Le poison a vraiment agi au 11^e round. Mon corps ne tenait plus, et Frazier en a profité pour m'acculer dans les cordes. J'avais les bras engourdis et



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

la tête lourde. Frazier n'avait plus qu'à m'asséner un crochet du gauche...

Frazier avait envoyé Ali au tapis... C'était la troisième fois de sa carrière...

Nous étions KO. Tous ! Tahar, le moins émotif d'entre nous, relativisa :

- Il n'a pas perdu, il a juste différé la victoire.

Le lendemain, l'un des journaux que nous lisions, titrait quelque chose comme : « Ali prendra sa revanche. »

Quelqu'un avait scotché la coupure sur la glace vérolée en face du zinc du café des Amis...

Nous vivions désormais dans l'attente que notre Mohamed Ali flanque une déculottée à ce vendu de Joe Frazier. Ce qui arrivera trois ans plus tard... Le 28 janvier 1974, Ali prenait sa revanche... En 1975, les deux boxeurs se retrouveront pour la troisième fois. Ali gagnera la belle. Et pour nous, le match du siècle, ce sera n'importe lequel, sauf celui qu'Ali avait perdu...

A. M.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
[@hakimlaalam](https://twitter.com/hakimlaalam)



Caméra hachée menu !

L'eurodéputée espagnole Paloma Lopez charge violemment le roi du Maroc. Oh ! Vous savez, m'dame, vous fatiguez pas ! Lui, à l'origine, il est déjà...

... chargé à bloc !

Sur la semaine à venir « amusez-vous » chaque jour à regarder les programmes de « divertissement » d'une chaîne, avant, pendant et après le f'tour. Je viens de le faire, depuis le premier jour de carême. Et ce constat terrible : les unités produites et vendues aux chaînes TV, notamment les caméras cachées, sont toutes structurées autour d'une seule et même matrice : la violence ! La violence dans son acception la plus basique, sans second degré, sans deuxième effet Kiss Cool ! Que ce soit ces invités « prestigieux », des VIP, généralement des femmes et des hommes politiques conviés sur les plateaux débat et à qui la chaîne invente en direct des scandales de mœurs, de corruption, de malversation, voire des démêlés et drames familiaux. L'invité s'emporte, menace de se retirer, puis, dans un grand éclat de rire gras et gluant, l'animateur « révèle » qu'il ne s'agissait que d'une « caméra cachée », d'un moment de franche rigolade. L'invité est alors... invité à se calmer, à essuyer la bave des commissures de ses lèvres, à remercier la chaîne de l'avoir ainsi « attrapé », pris au piège et à dire face caméra tout le bien qu'il pense de ce programme. Sur

une autre chaîne concurrente (sic) il y a cet autre énergumène qui passe son temps à courir à travers la ville, balançant une tarte à la figure d'un quidam assis sur un banc public, jetant à terre le jeu d'échecs autour duquel des joueurs étaient concentrés, aspergeant des passants avec un bidon d'eau douteuse et autres « intelligences » ramadanesques. Toutes griffées « violence bête et gratuite ». En fait, pas tout à fait gratuite. D'abord, parce que des chaînes paient pour ces unités de programmes, lorsqu'elles ne les produisent pas elles-mêmes. Et elles paient souvent pépètes lourdes ! Ensuite, parce que ces scènes d'agressions, de calomnie et d'humiliation ne sont que le reflet sale et méchant d'une société qui a finalement admis comme norme, comme allant de soi, la mort de la dignité, de la vie personnelle, du droit à l'image et du sens du partage cathodique. Du partage, tout court. Des caméras cachées cultes de Hadj Rahim nous en sommes arrivés aujourd'hui à des caméras hachées menu, giclant fort l'outrage et l'atteinte aux personnes. Agressés le jour durant par une mercuriale aux dents acérées, nous sommes aussi attaqués le soir par des écrans sanguinolents, ruisselants de testostérone débilissante. J'me console comme je peux en me disant que pour quelques jours encore, je pourrais dîner en regardant le foot et la Coupe d'Europe. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.